HYMNE

POUR LA FÊTE

DE LA FÉDÉRATION,

Le 14 juillet 1790.

PAR

MARIE-JOSEPH CHÉNIER,

Auteur de la Tragédie de CHARLES IX.

A PARIS,

Chez BOSSANGE et Compagnie, Commissionnaires en Librairie, rue des Noyers, n°. 33.

1790.


WBERRY LIBRARY
CHICAGO

HYMNE

POUR LA FÊTE

DE LA FÉDÉRATION,

Le 14 juillet 1790.

Il est venu le jour où depuis une année
Les destins de la France ont fini ses revers:
Accourez, citoyens; cette auguste journée
A rompu nos antiques fers.

Egayant par des chants leur active industrie,
Soldats, prêtres, pasteurs, femmes, enfans, vieillards,
Élevaient à-la-fois l'autel de la patrie
Au sein de la plaine de Mars.

Des combats meurtriers les instrumens terribles
Par nous ont de l'État relevé les destins;
Citoyens, le travail et ses armes paisibles
N'ont pas moins honoré nos mains.

OFFRONS au Dieu de paix l'hymne patriotique ;
Mêlons à nos sermens des chants pleins de fierté ;
Courons sur ce lieu même, autrefois despotique,
Où naquit notre liberté.

GRAVONS sur les débris de ces tours formidables
Le récit du combat, les exploits des vainqueurs,
Les lois de notre empire, et les noms respectables
De nos premiers Législateurs.

QUE le Roi des Français ait part à notre hommage :
Ne l'environnons point d'esclaves enchaînés ;
Et n'avilissons point aux pieds de son image,
Des peuples entiers prosternés.

NOUS avons vu des Rois chéris de la victoire ;
La justice du temps a brisé leurs autels ;
Mais le temps toujours juste élevera sa gloire
Sur des fondemens immortels.

DIEU du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfans d'Israël ;
Dieu que le Guèbre honoré au pied de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel :

Ici sont rassemblés sous ton regard immense,
De l'Empire Français les fils et les soutiens,
Célébrant devant toi leur bonheur qui commence,
Égaux à leurs yeux comme aux tiens :

D'un mortel isolé connaissant la faiblesse,
D'un mortel citoyen sentant la dignité,
Forts de leur union, sans maître et sans noblesse,
Agrandis par l'égalité.

Nous jurons d'obéir, de donner notre vie
Au Peuple souverain dont émane la loi;
Nous jurons d'obéir à cette Loi chérie;
Nous jurons d'obéir au Roi.

Plus d'ordres différens; plus même de province;
La France désormais, en son immensité,
Ne voit qu'un seul empire, un seul peuple, un seul prince,
Unis dans la même cité.

Rappelons-nous ces tems où des tyrans sinistres,
Des peuples asservis foulaient aux pieds les droits;
Ces tems si près de nous, où d'infâmes ministres
Trompaient les peuples et les rois.

Des brigands féodaux les rejetons gothiques,
Alors à nos vertus opposaient leurs aïeux;
Et, le glaive à la main, des prêtres fanatiques
Versaient le sang au nom des cieux.

Princes, nobles, prélats, nageaient dans l'opulence;
Le peuple gémissait de leurs prospérités:
Du sang des opprimés, des pleurs de l'indigence,
Leurs palais étaient cimentés.

En de pieux cachots l'oisiveté stupide,
Afin de plaire à Dieu détestait les mortels;
Des martyrs périssant par un long suicide,
Blasphémaient au pied des autels.

L'injustice des rois, toujours si bien servie,
Peuplait d'infortunés un repaire odieux;
Au fond de ce tombeau condamnés à la vie,
Ils expiraient sans voir les cieux.

Ils n'existeront plus ces abus innombrables;
La sainte Liberté les a tous effacés:
Ils n'existeront plus ces monumens coupables;
Son bras les a tous renversés.

Dix ans sont écoulés, nos vaisseaux, rois de l'onde,
Pour fonder sa puissance ont traversé les mers ;
Elle vient maintenant des bords du nouveau monde
Régner sur l'antique univers.

De nos champs renommés elle aborde la rive ;
Ses pas sont entourés de citoyens guerriers ;
Elle tient dans ses mains et le glaive et l'olive ;
Son front est couvert de lauriers.

La mère des vertus, des talens, du génie,
La Liberté réside au sein de nos remparts ;
Nous verrons la sagesse à l'éloquence unie,
Les mœurs, le courage et les arts.

Nous verrons désormais, ainsi que dans Athènes,
Chez un peuple sensible et de la gloire épris,
Socrate et Périclès, Sophocle et Démosthènes,
Orner le superbe Paris.

Soleil, qui parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour, et règles les saisons ;
Qui versant des torrens de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons ;

Feu pur, œil éternel, ame et ressort du monde,
Puisses-tu des Français admirer la splendeur!
Puisses-tu ne rien voir dans ta course féconde,
Qui soit égal à leur grandeur!

Malheur au despotisme! et que l'Europe entière,
Du sang des oppresseurs engraissant ses sillons,
Soit pour notre déesse un vaste sanctuaire,
Qui dure autant que tes rayons.

Que des siècles trompés le long crime s'expie!
Le ciel pour être libre a fait l'humanité;
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie,
Rebelle à la divinité.

DE L'IMPRIMERIE DE P.-FR. DIDOT JEUNE.